

LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

N° 14.295 - QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE - LUNDI 27 MARS 1916

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

ABONNEMENTS

Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard
et Basses-Alpes..... 6 fr. 14 fr. 30 fr.
Autres départements et l'Algérie..... 6 fr. 14 fr. 30 fr.
Étranger (Union postale)..... 9 fr. 17 fr. 30 fr.

Les Abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois
Ils sont reçus à l'Administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

ANNONCES

annonces Anglaises, la ligne : 1 fr. - Réclames : 2.75 - Faits divers : 5 fr.
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. - Chronique Locale : 50 fr.
Les insertions sont exclusivement reçues
A Marseille : Chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux
A Paris : A l'agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

La Conférence de Paris

La Conférence des Alliés qui se réunira aujourd'hui à Paris sous la présidence de M. Briand va marquer une nouvelle phase de la guerre, une phase particulièrement importante et qui pourrait être décisive si, comme nous en avons la ferme conviction, cette Conférence donnait tous les résultats que l'on est en droit d'en attendre. Elle a pour objet, on le sait, de régler d'une façon pratique et définitive cette coordination des efforts diplomatiques et militaires en dehors de laquelle il n'y a pas de victoire possible. Pour réaliser une telle œuvre, les Alliés, qui sont géographiquement séparés les uns des autres, ont plus de difficultés à vaincre que nos ennemis de l'Europe centrale marchant comme un seul homme sous les ordres du kaiser et de son grand état-major. Mais ces difficultés ne sont qu'une raison de plus pour se mettre activement à la besogne.

La tâche a été abordée déjà, il est vrai, dans les entrevues que les ministres et les chefs militaires des nations alliées ont eues en ces derniers temps. Il y a eu à Londres, à Rome, à Paris, et même à Pétrograd, il y a eu aux quartiers généraux du front français et du front italien des conversations, des échanges de vues, des accords entre les ministres et les généralissimes des armées alliées ou leurs représentants. La Conférence de Paris ne sera pas seulement comme une consécration solennelle de ces premiers travaux ; elle sera, il importe qu'elle soit la mise en œuvre définitive de cette étroite entente diplomatique et militaire des Alliés dont la nécessité apparaît plus évidente et plus impérieuse que jamais en ce moment de la guerre, c'est-à-dire au moment où l'on envisage l'éventualité d'une prochaine offensive générale et simultanée sur tous les fronts pour tenter d'en finir avec les Barbares.

La présence des plus hautes personnalités gouvernementales et militaires des pays alliés à la Conférence de Paris atteste l'exceptionnelle importance de cette réunion. A l'exception de la Russie qui, par suite de son éloignement, a dû charger son éminent ambassadeur, M. Iwaszky, de la représenter, les nations alliées auront comme délégués leurs présidents du Conseil et leurs ministres des Affaires Étrangères en même temps que leurs généralissimes. C'est dire que la Conférence de Paris aura, avec la collaboration de toutes les compétences, toute l'autorité voulue pour prendre les décisions nécessaires.

Le Conseil de Guerre des Alliés

MM. SALANDRA ET SONNINO A PARIS

Chambéry, 26 Mars.
A 8 heures 15, le train de Modane, dans lequel se trouvaient MM. Salandra et Sonnino, entre en gare de Chambéry. Un peloton de hussards présente les armes. Les trompettes sonnent aux champs. Le train s'arrête. Le préfet de la Savoie, le général Baudillot, le consul général d'Italie et le maire de Chambéry y montent, pour saluer les hommes d'Etat italiens. Le préfet leur souhaite la bienvenue au nom de la France, et présente le général, le maire et le consul. M. Salandra répond qu'il est heureux de se rencontrer avec les représentants de cette Savoie qui fut le berceau des rois d'Italie et d'exprimer à la France l'assurance des sympathies du peuple italien. Le train s'arrête à peine cinq minutes. Au départ, les ministres sont salués par des cris nourris de : « Vive l'Italie ! »

L'arrivée à Paris

Une foule immense se pressait aux abords de la gare. — Les ministres italiens reçoivent le plus enthousiaste accueil.

Paris, 26 Mars.
Les membres du gouvernement italien, qui viennent rendre au gouvernement français la visite que lui ont faite à Rome, au mois de février dernier, MM. Aristide Briand, Léon Bourgeois et Albert Thomas, sont arrivés cet après-midi à Paris. Le train spécial dans lequel ils avaient pris place est entré en gare de Lyon à 5 heures. La délégation comprend MM. Salandra, président du Conseil, ministre de l'Intérieur, Sydney Sonnino, ministre des Affaires Étrangères, le général Dall'olio, sous-secrétaire d'Etat des Munitions, de Marzio, secrétaire général du ministère des Affaires Étrangères.

Les ministres italiens sont accompagnés par MM. le comte Auvray, chef de cabinet du ministre des Affaires Étrangères, Datri, secrétaire particulier du président du Conseil, Baccolla, secrétaire du ministre de l'Intérieur, de Mosier, secrétaire particulier du ministre des Affaires Étrangères, le capitaine Cocagna, le capitaine Ganda, secrétaire du sous-secrétaire d'Etat aux Munitions, Degrossi, chancelier du ministère des Affaires Étrangères, le sous-lieutenant Salandra, fils du président du Conseil.

Sur le quai de la gare, se trouvaient l'ambassadeur d'Italie, M. Tittoni, le prince Ruspoli, conseiller, et tout le haut personnel de l'ambassade. Le consul général, les attachés militaires des armées de terre et de mer, les membres des missions militaires actuellement en France, les représentants des différentes sociétés et de la colonie italienne à Paris étaient venus également saluer à leur arrivée les membres du Cabinet italien. La nouvelle de l'arrivée à Paris des mi-

Nous sera-t-il permis enfin, à nous Français, de souligner la signification du choix qui a été fait de Paris pour la première réunion de cette Conférence des Alliés qui devra être et qui sera l'un des plus précieux outils de notre victoire ? Certes, la situation géographique de la France, qui met notre pays au centre des Alliés de l'Occident, est une des raisons qui ont induit Paris. Mais il faut dire que ce choix de la capitale française pour l'honneur d'une telle inauguration constitue aussi un hommage à l'adresse de notre héroïque patrie.

Les Alliés savent ce qu'ils doivent à la France, à ce pays qui, après avoir été tant décrié et calomnié au dehors, fait depuis vingt mois l'admiration du monde entier. Ils n'ignorent pas que la France a subi le premier choc de l'ennemi, le choc le plus rude, le terrible coup en pleine poitrine qui devait l'abaisser pour toujours, et que, loin de se laisser abattre, elle a victorieusement arrêté la formidable ruée des Barbares. Ils n'ont pas oublié que c'est la splendide bravoure française qui, associée à l'effort belge et à l'effort anglais, a élévé contre le torrent furieux des forces austro-germaniques la première borne, la borne contre laquelle se sont brisées depuis toutes les tentatives de l'ennemi.

Les Alliés se souviennent des jours glorieux de la Marne et de l'Yser. Ils contemplent aujourd'hui avec une sorte d'émerveillement les prodigieuses batailles de Verdun, la sublime épopée où l'héroïsme du soldat français s'élève plus haut encore, jusqu'à des hauteurs qui n'avaient jamais été atteintes en aucun temps ni en aucun pays. Ils sont persuadés enfin que si la victoire finale sera le résultat des efforts associés de tous, c'est l'effort de la France surtout qui, aux premiers temps de la guerre, sauva la civilisation avec la liberté de l'Europe. Et c'est à cause de tout cela qu'ils ont tenu à ce que la première grande Conférence des Alliés fut la Conférence de Paris.

Les Français ont le droit d'être fiers de voir leur belle et sainte patrie s'affirmer ainsi à l'heure actuelle comme le centre, ou mieux comme l'âme même de la noble Entente qui groupe toutes les forces libres de l'Europe contre l'immonde coalition des Barbares. Ils saluent avec une respectueuse admiration les hôtes illustres qui arrivent dans notre capitale pour y accomplir d'accord avec nous la plus efficace des besognes. Et ils souhaitent d'un cœur ardent que la Conférence de Paris soit féconde en heureux résultats pour cette cause des Alliés qui apparaît plus que jamais comme la cause sacrée du Droit, de la Liberté et de la Civilisation.

CAMILLE FERDY.

603^e JOUR DE GUERRE

Communiqué officiel

Paris, 26 Mars.

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :
A l'ouest de la Meuse, bombardement très violent, au cours de la nuit, des secteurs Malancourt-Esnes-cote 304, sans actions d'infanterie.

A l'est de la Meuse, nuit relativement calme.

Quelque activité d'artillerie en Woëvre.

Au bois Le Prêtre, deux coups de mains, dirigés par l'ennemi sur nos tranchées de la Croix-des-Carmes, ont été repoussés par notre fusillade. L'ennemi a dû se retirer, laissant quelques morts sur le terrain.

Dans les Vosges, nous avons canonné des convois de ravitaillement à Wattwiller.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

AVIATION

Dans la nuit du 25 au 26 mars, deux de nos avions ont lancé seize obus de gros calibre sur les bivouacs ennemis, à Nantillois et à Montfaucou.



Dans le village de V..., devant Verdun : Prisonniers allemands transportant un de leurs compagnons blessé.

PROPOS DE GUERRE

La leçon de Verdun

Donc ils n'ont pas passé quel qu'ait été l'acharnement qu'ils aient mis à vouloir le faire, ils n'ont pas passé et ils doivent en être un peu épatés tout de même. Je dis un peu épatés parce que ce ne sont pas des gens qui s'épatent facilement et que lorsqu'ils s'épatent c'est que vraiment il y a de quoi. Et il y a de quoi. Leur raisonnement était si simple ! Au lieu de disperser nos forces, concentrer-les toutes sur un point, un point réduit du front français. Rien ne pourra faire que nous n'enfonçons pas. Dans les cafés de Berlin, il y a trois mois, les officiers alignaient de l'œil méprisamment. C'était une affaire faite. Les Français s'enfoncent dans le crime, dans la férocité. Ne pouvant avoir raison de nous par la force, ils croient nous prendre par la terreur et par l'épouvante. Il n'aurait qu'à nous inspirer une horreur encore plus profonde, et une volonté encore plus ardente, si possible, de débarrasser à jamais l'humanité d'un tel fléau. Les mouvements de l'armée du kronprinz, et le bombardement violent auquel il se livre sur nos positions de l'Argonne, semblent indiquer qu'il médite une attaque de ce côté. Il trouvera à l'en face de lui, un chef énergique, le général Humbert, qui le recevra comme il le mérite. En attendant, aucune attaque ne s'est produite depuis quatre jours. Le petit coup de main tenté sur le bois Le Prêtre, que signale le communiqué, n'avait guère que l'importance d'une reconnaissance. La canonnade continue, toujours furieuse.

MARIUS RICHARD.

Le Devoir des Etats-Unis

Un câblogramme de la Société des Gens de Lettres à M. Elliott

Paris, 26 Mars.
Le Comité de la Société des Gens de Lettres s'est réuni le lundi 26 mars, et a voté à l'unanimité l'envoi du câblogramme que voici :
La Société des Gens de Lettres de France a Monsieur Elliott, ancien président de l'Université de Harvard (Etats-Unis).
Notre émotion, Monsieur le Président, a été profonde, quand, par un télégramme, nous avons appris que vous, si digne et si haut représentant de l'intelligence américaine, vous veniez d'affirmer publiquement, comme un devoir national pour votre patrie, celui de sortir de sa neutralité afin d'intervenir à nos côtés dans la lutte que, de toute notre âme et de tout notre sang, nous menons pour la liberté du monde contre le barbare et sanguinaire tyranisme allemand, et la forme la plus perfectionnée de l'esclavage.

Il est temps, avec-vous écrit, que tout républicain américain convaincu vienne en aide à ceux qui, depuis si longtemps, résistent au despotisme allemand, car demain, s'il était victorieux, il imposerait sa férocité disciplinée jusque sur vos terres d'indépendance. Pendant un certain temps, dans le tumulte des armes, nous avons pu craindre que la libre Amérique se soit laissée soudainement anéantir, presque sans le voir et le savoir, par l'immigrant allemand à l'âme prussienne, mais bientôt nous avons vu se dégarer vigoureusement, par-dessus la publicité payée, le vieil idéal américain.

La création du mot « germano-américain » a été pour nous un véritable soulagement, puisqu'il nous a prouvé que vous rejetez comme une honte, l'esprit tout éternel péroratoire de toute idée. Depuis ce moment, les vrais américains nous ont comblés de sympathie ardente, et quoique nous soyons sollicités par tant et tant de sociétés et de détails, il n'est pas un d'entre nous, même parmi les plus humbles, qui n'ait et dans son cœur un grand élan de reconnaissance vers vous et le peuple qui est avec vous. Monsieur le Président, malgré mille ans d'histoire, nous prouvant chez nos voisins la persistance de l'esprit de proie, la France avait fini par se laisser endormir à son rêve de paix et de liberté. Elle avait même laissé les Allemands envahir son foyer en masse, sans obstacles, grâce à des lois indulgentes. Notre large hospitalité a été récompensée par un espionnage féroce, nous avons été cruellement pu-

LA GUERRE

L'Artillerie seule reste active autour de Verdun

L'ENNEMI MÉDITERAIT-IL UNE ATTAQUE EN ARGONNE ?

Paris, 26 Mars.
Le Conseil des ministres, réuni ce matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré, s'est entretenu de la situation diplomatique et militaire.

LA SITUATION

De notre correspondant particulier

Paris, 26 Mars.

La Conférence des Alliés s'ouvre sous des auspices favorables. Tandis que l'Allemagne arrive au bout des réserves de toutes sortes qu'elle avait accumulées patiemment durant quarante années en vue de l'agression sauvage qu'elle méditait pour établir sa domination sur le monde, les peuples de l'Entente, beaucoup plus forts qu'au premier jour, se préparent à l'effort commun.

Nos ennemis, qui escomptaient une victoire foudroyante à Verdun, ont été fâchés, après avoir éprouvé des pertes irréparables, par la bravoure de nos soldats. Et, par une coïncidence qui serait comique si elle ne se rapportait à l'horrible tragédie, le grand état-major de Berlin annonce sérieusement que ses opérations contre Verdun n'avaient pas d'autre but que d'empêcher l'offensive générale des Alliés au moment même où ceux-ci, pour la première fois, se concertent en vue de cette action commune.

La vérité est que le kaiser se rend compte que, lorsque celle-ci se déclanchera, et rien ne saurait l'en empêcher, l'heure du châtiment sonnera pour lui et pour son peuple, qui ne veut pas mieux.

Notre plan de campagne se déroulera à l'heure dite. Jusque-là, nous demeurerons sur la défensive, nous laisserons l'ennemi s'épuiser dans ses attaques sanglantes. Il aura beau mentir, pour dissimuler ses pertes, pour grossir démesurément les nôtres, pour présenter ses défaites sur le front oriental comme des victoires, il ne changera rien à la situation, ni à l'arrêt du destin.

Tout au plus, peut-il rendre cellulit plus sévère, et plus mérité, en multipliant ses assassinats en mer, comme il y parait résolu. Les neutres, qui auraient pu empêcher ces crimes sans nom et sans but, sont victimes de leur faiblesse ou de leur longanimité. Leurs nationaux sont impitoyablement frappés par la rage aveugle des barbares, qui ne distinguent pas.

Jusqu'au dernier jour, jusqu'à son dernier souffle, l'ennemi se comportera ainsi, en sauvage, possédé du délire de tuer, de détruire. Plus il se sentira perdu, plus il s'enfoncera dans le crime, dans la férocité. Ne pouvant avoir raison de nous par la force, il croit nous prendre par la terreur et par l'épouvante.

Il n'aurait qu'à nous inspirer une horreur encore plus profonde, et une volonté encore plus ardente, si possible, de débarrasser à jamais l'humanité d'un tel fléau. Les mouvements de l'armée du kronprinz, et le bombardement violent auquel il se livre sur nos positions de l'Argonne, semblent indiquer qu'il médite une attaque de ce côté. Il trouvera à l'en face de lui, un chef énergique, le général Humbert, qui le recevra comme il le mérite. En attendant, aucune attaque ne s'est produite depuis quatre jours. Le petit coup de main tenté sur le bois Le Prêtre, que signale le communiqué, n'avait guère que l'importance d'une reconnaissance. La canonnade continue, toujours furieuse.

Paris, 26 Mars.
Le Conseil des ministres, réuni ce matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré, s'est entretenu de la situation diplomatique et militaire.

La Conférence des Alliés s'ouvre sous des auspices favorables. Tandis que l'Allemagne arrive au bout des réserves de toutes sortes qu'elle avait accumulées patiemment durant quarante années en vue de l'agression sauvage qu'elle méditait pour établir sa domination sur le monde, les peuples de l'Entente, beaucoup plus forts qu'au premier jour, se préparent à l'effort commun.

Nos ennemis, qui escomptaient une victoire foudroyante à Verdun, ont été fâchés, après avoir éprouvé des pertes irréparables, par la bravoure de nos soldats. Et, par une coïncidence qui serait comique si elle ne se rapportait à l'horrible tragédie, le grand état-major de Berlin annonce sérieusement que ses opérations contre Verdun n'avaient pas d'autre but que d'empêcher l'offensive générale des Alliés au moment même où ceux-ci, pour la première fois, se concertent en vue de cette action commune.

La vérité est que le kaiser se rend compte que, lorsque celle-ci se déclanchera, et rien ne saurait l'en empêcher, l'heure du châtiment sonnera pour lui et pour son peuple, qui ne veut pas mieux.

Notre plan de campagne se déroulera à l'heure dite. Jusque-là, nous demeurerons sur la défensive, nous laisserons l'ennemi s'épuiser dans ses attaques sanglantes. Il aura beau mentir, pour dissimuler ses pertes, pour grossir démesurément les nôtres, pour présenter ses défaites sur le front oriental comme des victoires, il ne changera rien à la situation, ni à l'arrêt du destin.

Tout au plus, peut-il rendre cellulit plus sévère, et plus mérité, en multipliant ses assassinats en mer, comme il y parait résolu. Les neutres, qui auraient pu empêcher ces crimes sans nom et sans but, sont victimes de leur faiblesse ou de leur longanimité. Leurs nationaux sont impitoyablement frappés par la rage aveugle des barbares, qui ne distinguent pas.

Jusqu'au dernier jour, jusqu'à son dernier souffle, l'ennemi se comportera ainsi, en sauvage, possédé du délire de tuer, de détruire. Plus il se sentira perdu, plus il s'enfoncera dans le crime, dans la férocité. Ne pouvant avoir raison de nous par la force, il croit nous prendre par la terreur et par l'épouvante.

Il n'aurait qu'à nous inspirer une horreur encore plus profonde, et une volonté encore plus ardente, si possible, de débarrasser à jamais l'humanité d'un tel fléau. Les mouvements de l'armée du kronprinz, et le bombardement violent auquel il se livre sur nos positions de l'Argonne, semblent indiquer qu'il médite une attaque de ce côté. Il trouvera à l'en face de lui, un chef énergique, le général Humbert, qui le recevra comme il le mérite. En attendant, aucune attaque ne s'est produite depuis quatre jours. Le petit coup de main tenté sur le bois Le Prêtre, que signale le communiqué, n'avait guère que l'importance d'une reconnaissance. La canonnade continue, toujours furieuse.

La Bataille de Verdun

La Haye, 26 Mars.
A Bocholt (Belgique), plusieurs milliers d'Allemands, qui y tenaient garnison, sont tous partis pour le front.

La plus grande défaite de l'Allemagne

Londres, 26 Mars.
The Weekly Dispatch publie une longue interview de lord Northcliffe, qui dit que la bataille de Verdun se prolongera encore parce que les Allemands, après d'énormes préparatifs, n'ont pas encore réussi à franchir le front français. S'ils ne réussissent pas, ce sera pour eux la plus grande défaite de cette guerre.

Lord Northcliffe fait un grand éloge de l'armée française qui, dit-il, a tenu le front du monde, il ajoute que les pertes françaises sont minimes en comparaison des pertes allemandes et il exprime, à la suite d'un voyage qu'il vient de faire en France, toute sa confiance en la victoire finale des Alliés, parce que, dit-il, le soldat continue de compter malgré l'importance qu'a aujourd'hui l'artillerie.

L'Allemagne ne comprendra pas la leçon que son territoire ne soit envahi.

Nouvel arrêt dans les attaques

Paris, 26 Mars.
Aucune action d'infanterie ne s'est produite autour de Verdun le 23 et le 24. Le rédacteur militaire de la Gazette de Francfort explique ainsi ce nouvel arrêt : « A ceux qui se précipitent de la lecture de notre avance, on peut dire que l'action de notre artillerie, qui dit-on, a avancé lentement, mais sûrement et, avec des pertes relativement restreintes. Notre infanterie trouve le plus souvent des positions créées, mais pour les amener en avant, elle trouve une résistance qui n'est pas possible l'assaut, il faut du temps ».

Après cet arrêt, ce serait donc la préparation méthodique à intervenir pour déterminer la lecture de l'affaire. Comme cette raison pourrait ne pas suffire à calmer l'opinion, l'état-major allemand a pris le parti beaucoup plus simple d'annoncer des succès imaginaires. Les journaux allemands ont la prise du Mort-Homme, le 14 mars ! On sait que ce petit massif se compose de deux hauteurs ; la plus haute (255 mètres) au Nord-Ouest, la plus basse (235 mètres) au Sud-Est. Les Allemands ont pris 200 mètres de tranchées sur la plus petite, et ils en ont repris la plus grande partie le lendemain matin. Après cela, ils ont annoncé qu'ils avaient pris le Mort-Homme.

Il est sans fondés pour cela sur deux raisons, dont la première est comique et la seconde étonnée. Ils ont d'abord soutenu que sur la carte d'état-major français le nom de Mort-Homme était plus près de la cote 235 que de la cote 295, et que par conséquent c'était la petite colline et non la grande qui portait ce nom ! L'Agence Wolff a ensuite imprimé des cartes qui ont paru le 16 dans tous les journaux allemands et qui ont inventé les deux collines, celle du Nord-Ouest qui est devenue 295, et comme c'est celle-ci qui a été atteinte, il en ressort que les Allemands ont bien occupé le principal sommet ! Misérables supercheries !

L'échec du kronprinz

Paris, 26 Mars.
Il est possible aujourd'hui d'apprécier exactement les espérances que l'ennemi avait placées dans ses dernières opérations et de mesurer par conséquent l'importance de l'échec qu'a subi le kronprinz.

À la suite des offensives de février et de celles des premiers jours de mars, les troupes allemandes, cruellement éprouvées, et particulièrement le III^e corps, furent envoyées à l'arrière pour se reconstituer, en grande partie à l'aide de jeunes soldats de la classe 1916. C'est à ce moment (4 mars), que le kronprinz lança l'ordre du jour, que nous avons déjà signalé, où il invitait ses fidèles troupes

LA BRISQUE

Reverrons-nous les « brisquards » ? Un peu de histoire.

Le Journal des Débats annonce que, sur la proposition de plusieurs chefs de corps, le ministre examine la possibilité de décréter la brisque aux soldats qui se battent depuis le début de la guerre. Elle marquerait jusqu'à présent une autre sorte de mérite ; elle était l'insigne des rengagés. Souhaitons qu'un accommodement permette d'interpréter la loi dans son esprit plutôt que dans sa lettre : si les années de campagne comptent double pour les états de services, la brisque est due deux fois aux rengagés du front.

Cette question en amène une autre qui intéresse les philologues. D'où vient le mot *brisque* et de quelle époque date-t-il ? Les anciens dictionnaires indiquent qu'il est né l'admet depuis 1783 comme nom d'un jeu de cartes ; Littré ne le connaît encore que sous cette forme ; c'est Hatzfeld qui, pour la première fois, signale l'acceptation qui l'est aujourd'hui d'un usage courant. L'origine même du mot reste inconnue. La brisque, dans le langage des joueurs, désigne l'as ou le dix qui, au bésique et au haut jeu, l'emportent sur les figures. De là évidemment son sens métaphorique, le soldat de carrière l'emportant sur le bleu. Par une extension naturelle, le nom de la partie s'est appliqué au tout ; on a dit une vieille brisque pour dire un vieux soldat. Hatzfeld avait enregistré ce dernier sens et n'indiquait point *brisquard*, qui ne se trouve que dans le *brisquard* Larousse sous l'aspect incertain de *brisquard* ou *brisard*, en sorte que l'orthographe d'un mot si populaire n'est pas encore fixée.

Il est si répandu que tous les journaux ont parlé du rétablissement de la brisque et aucun du chevron. C'est pourtant le seul terme officiel, depuis l'édit de 1771 qui institua le chevron comme récompense des vétérans et comme signe du droit à la haute paye. Les militaires l'ont emprunté aux héraldiques qui le désignent « un meuble d'écu, composé de deux pièces assemblées, partant du milieu du chef sans le toucher, et descendant aux côtés dextre et senestre de l'écu en forme de compas ».

Les vocabulaires techniques ont toujours leur beauté ; il n'en est pas de plus somptueux que celui du blason. Il déploie toute la magnificence convenable à la plus noble des sciences. On n'appréhendait point sans plaisir que le chevron est « une pièce honorable comme le chef, la face, le pal, le champagne, la bande, la barre, la croix, le saltire, le franc-quartier, le canton, la bordure, la pile, le trescheur et le gousset. Quant au chevron lui-même, il peut être abaisé, alisé, appointé, brisé ou échelé, couché, couronné, écimé, enlaccé, failli, ondé, ployé, rompu, renversé, adextré, coté, émanché, fuselé, treillisé, mille autres choses, dont l'énumération surpasse la richesse d'une page de Rabelais.

Le chevron militaire est de tous le plus

COURS PUBLICS

INSTITUT COLONIAL

Les cours suivants auront lieu à l'Institut Colonial, 5, rue Noailles :

Lundi, à 8 heures 45 du soir, M. Masson : Cote d'Ivoire. — A 8 heures du soir, M. Laurent : La Côte d'Ivoire. — A 8 heures du soir, M. Masson : La colonisation de l'Algérie (fin).
Mardi, à 8 heures du soir, M. Masson : Les travaux publics aux colonies. — A 8 heures du soir, M. Jumelle : Café de Libéria. Casocory.
Mardi, à 8 heures 30 du matin, au Parc Borély, M. Davin : Visite des collections de la campagne Talabot (rendez-vous à 8 heures 45, au château Talabot).
Vendredi, à 8 heures du soir, M. le docteur G. Cortomoy : Exploitation des eaux marines du littoral algérien.
Samedi, à 8 heures 30 du soir, M. le docteur G. Cortomoy : Organisation sanitaire des villes coloniales. Voir.

ASSOCIATION POLYTECHNIQUE

Voici le programme des cours du 27 mars au 1^{er} avril 1915 :

Lundi, à 8 heures du soir : Diction, par Mme Bourgoin-Lagrange. — A 8 heures du soir : Anglais, par Mme d'Armail (Société scientifique, 45, rue Paradis).
Mardi, à 8 heures du soir : Solbère et chant choral, par Mme Duchon-Bidès. — A 6 heures du soir : Chant, par Mme Agoub-Blayac (Salle Carbonel, 27, rue Saint-Ferréol). — A 8 heures 30 du soir : Géographie, par M. Chancelon (Société scientifique, 55, rue Paradis).
Mercredi, à 8 heures du soir : Mathématiques appliquées, par M. Vivado (Société scientifique, rue Paradis, 55).
Jeudi, à 9 heures du matin : Dessin et arts décoratifs, par M. Foggioli (Maison, 43, rue Saint-Vincent).
Vendredi, à 8 heures du soir : Grammaire et littérature provençale, par M. le docteur Falhen.
Samedi, à 8 heures du soir : Cours élémentaire de diction, par Mme Filippi. — A 8 heures du soir : Cours allemand, par Mlle Robert (Société scientifique, 68, rue Paradis).

Revue Financière

La Bourse, cette semaine, s'est montrée ferme, bien qu'au dernier moment les avances conquises n'aient pas été conservées partout. Il semble même que l'on s'attendait, de divers côtés, d'un peu de recul, et au comptant, et en 3 à terme, s'écoulaient peut-être considérablement.

Notre fonds nationaux ont fait bonne figure, surtout notre Rente 3 % perpétuelle. Il faut se souvenir que ce dernier fonds cotait, le 16 du courant, à 92 au comptant, et 93 à terme, coupon détaché le même jour. Il s'ensuit que ce coupon se trouve beaucoup plus que regardé à l'heure actuelle. Fonds étrangers généralement bien disposés.

Les Sociétés de crédit ont été demandées. Pour notre exercice 1914, le Crédit Lyonnais distribue 30 francs de dividende. Chemins français assez actifs, non seulement sur le marché de ses obligations, mais encore sur celui de ses actions. Suez, recherché. Toutes les craintes sont dissipées. L'émotion touchant une attaque du Canal par les Turcs et par les Allemands. Grandes valeurs

BELLE JARDINIÈRE

2, Rue du Pont-Neuf - PARIS - et 1, Place de Clichy

SUCCURSALE de MARSEILLE, 6, 8, 10, Rue St-Ferréol. - TÉLÉPH. 4-23.

OUVERTURE DE LA SAISON VÊTEMENTS

CONFECTIONNÉS et SUR MESURE

HOMMES, DAMES, JEUNES GENS, ENFANTS, FILLETES

Élégance, Économie, Solidité

Envoi franco du Catalogue et d'Échantillons sur demande.

SUCCURSALES: LYON, MARSEILLE, BORDEAUX, NANTES, NANCY, ANGERS.

métallurgiques toujours en faveur, mais entreprises de navigation très calmes.

D'abord impressionnées par la bonne tenue du cuivre, les valeurs cuprifères se sont montrées ensuite indécises. Valeurs industrielles russes demandées tout d'abord, puis quelque peu délaissées à l'heure actuelle, mines d'or sud-africaines irrégulières.

THÉÂTRES, CONCERTS, CINÉMAS

OPERA MUNICIPAL. — Ce soir, relâche. Demain, soirée de gala avec le concours de M. Lapelletrio, le réputé ténor d'opéra-comique, qui donnera une seule représentation de *Lakmé*, de Léo Delibes. M. Lapelletrio chantera le rôle de l'officier anglais Gérard, et Mme Berthe César, de l'opéra-comique, celui de Lakmé. Les autres principaux rôles seront tenus par MM. Pignarella, Bon-douresse, Queyria, Miles Michael, Sonelly, Queyrol et Mme Monval. La location est ouverte pour cette représentation exceptionnelle qui sera donnée sans augmentation du prix des places.

REGINA BADET AU GYMNASSE. — Le grand gala donné par l'œuvre du Souvenir de la France à ses aînés, au bénéfice des héros de la Patrie, a lieu ce soir, à 8 heures 30, au Gymnase. Le succès de Régina Badet, dans *Sapho*, est énorme. Jamais le chef-d'œuvre d'Alphonse Daudet n'eût été interprété plus parfaitement. La célèbre comédienne réalise complètement la Sapho du Maître. La femme ensorcelante, dangereuse et, jusqu'à la fin, charmante. La location est ouverte.

LA PORTUEUSE DE PAIN. — AU CHATELET THÉÂTRE. — Aujourd'hui lundi, en matinée.

drame mondain, à parties ; la dix-septième série des *Mystères de New-York*. — Les Deux Filles de la rue de la Harpe. — La Décoration de Max, avec Max Linder ; Les Vautours ; les Actualités, etc. Orchestre G. Rey.

ARTISTICOINEMA. — Nouveau programme : Le Chant du Cygne, comédie sentimentale ; Une Page de Gloire, drame patriotique, et Billie au Cinéma.

Publications de Mariage du 25 Mars

Entre : Flissier Pierre, représentant de commerce, et Picasso Nathalie, s. p. — Gottrand Sextius, tourneur, et Bressi Marie, couturière. — Mostacchi Pierre, corroyeur, et Liaumon Lucie, s. p. — Fiorano Giuseppe, mineur, et Caszulo Agost, s. p. — Santora Gavino, contremaître, et Garrido Maria-de-Pilar, s. p. — Galliano Emile, tripler, et Bertrand Josine, poissonnière. — Viale François, musicien, et Lacoste Henriette, employée. — Potier Toussaint, retraité, et Potter Octavie, s. p. — Esposito Marins, employé, et Wobion Lucie, s. p. — Mouton Félix, maçon, et Maurel Marie, s. p. — Daudet Joseph, journalier, et Ness Anne, s. p. — Chindat Enrico, electricien, et Missillan Marguerite, s. p. — Infante Giovanni, journalier, et Citarella Lucie, s. p. — Fiorano Arturo, employé, et Castel Nella, s. p. — Di Costanzo Agnel, journalier, et Moretti Josephine, ménagère. — Balducci Facundo, manouvrier, et Combes Marie, s. p. — Anzoletti, musicien, et Caruba Fortunata, couturière.

Le Guide des Mobilisés

Allocations des réfugiés (cas multiples) : Allocations des réfugiés des convalescents, des réformés et des veuves. — Recherches des prisonniers et disparus. — Les familles dispersées. — Les orphelins de la guerre. Pensions et secours aux veuves, orphelins, ascendants. — Indemnités de voyage aux familles des soldats morts. — Pensions et gratifications de réforme avec tableau des services. — Les Ecoles de Mutilés ; les emplois réservés aux mutilés. — Les territoriaux versés dans l'auxiliaire pour blessures de guerre. — Les engagements dans l'aviation et les engagements spéciaux. — Les mobilisés pères de famille nombreuses. — Les ouvriers mobilisés dans les usines. — Texte d'un jugement intéressant dans une affaire d'accident du travail à Saint-Etienne. — Lois sociales d'assistance : Familles nombreuses, Assistance aux vieillards, infirmes, incurables ; aux Femmes en couches, etc.

La nouvelle édition complète est vendue 0 fr. 70 ; envoi franco contre 0 fr. 80 timbres adressés à « Spectacle Illustré », rue de la Préfecture, 32, Saint-Etienne.

L'AIR PUR DANS LES PINS !

On morcelle une partie de LA COLLINE GRANDVAL (propriété Fessillan), située derrière l'église de Mazargues, au milieu des pins, air pur, panorama superbe sur la ville et le village, terrain escarpé à 10 minutes du tramway (terminus à droite). Paiement : 200 fr. à la prise de possession du terrain, le sol de 1 franc par mètre. S'adresser cours Liotard, 118, au 1^{er} étage.

LES -

Annuaire Economique "Classées"

du MARDI et du VENDREDI

sent reçues chez tous nos correspondants et dépositaires de la région

0.50 la ligne — Minimum 2 lignes

Offres et demandes d'emplois ; achats, vente et échange de fonds de commerce ; location d'appartements, chambres, villas, campagnes, chasses, etc.; occasions diverses, ventes et achats ; cours et institutions ; hôtels et pensions de famille ; objets perdus ou trouvés ; mariages ; petite correspondance, etc.

Ces annonces doivent nous parvenir à Marseille la veille de leur insertion avant 5 heures du soir, accompagnées de leur montant en un mandat ou bon de poste.

Ventes et Achats de Fonds de Commerce

Les extraits ou avis de vente ou cession de fonds de commerce peuvent être publiés en conformité de la loi du 17 mars 1909 dans le journal

LE PETIT PROVENÇAL

aux conditions de son tarif local ordinaire.

La loi stipule (article 8) que la publication doit être faite à la diligence de l'acquéreur dans la quinzaine de la date de la signature de l'acte. Cette publication devra être renouvelée du 2^e au 15^e jour après la première insertion.

L'extrait ou avis contiendra : la date de l'acte, les noms, prénoms et domiciles de l'ancien et du nouveau propriétaire, la nature et le contenu de l'acte, l'indication du délai fixé pour les oppositions et une déclaration de domicile dans le ressort du tribunal.

Café Torréfié "Le Cabanon"

Supérieur à tous

Les plus vastes magasins de cafés verts et torréfiés de toutes qualités.

Brûlerie Régionale de Cafés Rue NATIONALE, 62-64 MARSEILLE (Tél. 41-40)

Expéditions par colis postaux franco. Env. du prix-cour. sur demande.

MADRIERS

Puis fournir par semaine 100 madriers à voyageurs madriers 8/33, E. Mandel, 335, aven. Jean-Jaurès, Lyon.

MARINE

Dans l'intérêt de la navigation, il est à souhaiter que l'appareil Stoppeur Bernard, avec flèche indicatrice de la route, fut employé à son bord par tout capitaine pour la bonne conduite de son navire ; les opticiens de marine Bianchetti et Matarida, de Marseille, ont seuls autorisés et chargés de sa construction par l'inventeur.

MUSICIENS !

N'achetez pas d'instruments de musique neufs si l'occasion n'est de piano sans avoir vu ceux de la Maison E. NAU, ZIÈRES, place de la Bourse, 11, à l'entresol (nouvelle adresse). — Prix très réduits.

VIEUX JOURNAUX

pour pliage et emballage à VENDRE

Demandez prix et conditions à M. Juge, Petit Provençal, Toulon.

DANS CHAQUE ENVOI fait à nos héroïques combattants ou à nos malheureux prisonniers

NE MANQUEZ JAMAIS DE JOINDRE

UNE BOITE DE VÉRITABLES PASTILLES VALDA

Elles PRÉSERVENT des dangers du Froid, de l'Humidité, des Fousillères, des Rhumes, et des Microbes.

Elles GUÉRISSENT de la façon la plus simple, la plus pratique, la plus rapide, la plus efficace les Rhumes, Maux de Gorge, Laryngites, Bronchites, Grippe, Influenza, accès d'Asthme, crises d'Emphysème, etc.

MAIS SURTOUT ayez bien soin de n'envoyer que les PASTILLES VALDA Véritables qui SEULES, sont EFFICACES

En vente : Dans toutes les Pharmacies et en BOITES de 1.25 portant le nom VALDA

AVIS AUX MÈRES DE FAMILLE

La FÉCOLE GIDET Lacto-Phosphatée, la meilleure de toutes les farines pour l'alimentation de l'enfance, sera vendue pendant toute la durée de la guerre 0 fr. 60 la boîte de 300 grammes au lieu de 1 fr. 25.

Cette faveur, due à la générosité d'une personne protectrice de l'enfance, pour parer aux difficultés des circonstances pénibles que nous traversons, cessera avec les hostilités.

Dépôt : Pharmacie DIANOUX, Gd Chemin d'Aix, 30 — Marseille et dans toutes les Pharmacies, Drogueries et Maisons d'Alimentation.

VENTE AUX ENCHÈRES au Palais de la Bourse

Mardi, 23 Mars, 5 heures soir, 500 caisses de 1/3 à clef tout mariné, qualité extra. Renseignements s'adresser chez M. FRAGGI, 18, rue Haxo, de 9 heures à midi.

ON DEMANDE

deux, confection et mesure. Se présenter avec références Maison Thiéry et Sigrand, Marseille.

QUATRE PERDUS ou revenus dim.

En guerre, sont retrouvés en collaboration à Sté anc. sous contrôle Etat, qui réorgan. agences. Sit. honor. lucr. Ecr. Blanc, 55, rue Rivoli, Paris.

CAISSES vides, contenance

12 à 14 litres, sont achetées à 0.75 par pièce. Grand-Chemin d'Aix 30.

EMPLOI DE COMPTABLE

est offert à blessé ou mutilé de la guerre, connaissant très bien la comptabilité commerciale et le village Provençal, Toulon, en donnant références.

QUINTO VENDE

Ecriture et Enseignes en tous genres, sur cartons, calicot, etc. MAISTRE, place Préfecture, 1 MARSEILLE

LES POUX

de toutes les parties du corps SONT DETRUITES rapidement et proprement par la

PARASICIDE

produit végétal supprime l'onguent gris et les lotions et préserve de la vermine les personnes non encore infestées.

Un seul paquet suffit pour se débarrasser de ces répugnantes parasites.

Mots d'emploi très simple ; suspendre les parties infestées.

Le Paquet 50 centimes chez les Pharmaciens et Herboristes

Vente en gros : GRAUD, Marseille, ou franco contre 0 fr. 50, adressés au Laboratoire Spécialités Hygiène, 61, rue Saint-Jacques, Marseille.

Le dit pas à votre fille "tous les droits"



Mais donnez-lui une bonne tenue en lui achetant le DROGISTE

'Le Minerve'

VERSET DÉPOSÉ dont l'ingénieux dispositif donne à l'enfant : Souple Grâce Facilité de Respiration

28, rue de Rome - 2 rue Bagnas MARSEILLE

DRAPEAUX

DE TOUTES LES PUISSANCES

Vente en GROS et DÉTAIL

AU GRAND S'-MICHEL

40, rue des Minimes

DROGUERIE

Je suis acheteur de Genévrier, fleur d'ail et échantillon, DIANOUX, pharmacien, Gd Chemin d'Aix, 30, Marseille.

ÉCOULEMENTS

anciens ou récents guéris en 3 JOURS, sans injection, par les CAPSULES S'-ANARIN

Ph. MEILLAN, 8, all. Meillan, Marseille

Appartements Meublés CHAMBRES & CUISINES

46, rue Fortia, 46

CHAMBRES meublées indépendantes pour hommes à louer.

S'adresser boulevard de Notre-Dame, 11, à la droguerie

PERDU par enlèvement, père de famille, tube contenant somme importante, rue de Rome, 2, Pisanon à cours Pierre-Puget. Rapporter forte récompense à l'imp. rue Breuille, 55.

MALADIES SECRÈTES

de la peau, des pommons Clinique : Ph^o bd National, 3 Consultations. On ne paie que les remèdes.

Feuilleton du Petit Provençal du 27 Mars. — 41 —

Les Trois Masques de l'Étrangère

Grand roman d'actualité inédit

PREMIÈRE PARTIE

Sur le banc d'accusation Dufresne éclata en sanglots et il eut dans l'auditoire un tel mouvement qu'on dut faire rétablir l'ordre.

Quelques témoins secondaires furent encore entendus puis l'audience fut levée et renvoyée à l'après-midi.

Le soir il eut la même affluence de public, dans la salle et sur la place d'Armes, où les curieux commentaient les bruits les plus divers venus de l'audience.

Dès l'ouverture de la séance le président du Conseil procéda à l'interrogatoire de l'accusé.

Le malheureux officier se défendit d'avoir commis le déshonneur forfait qu'on lui imputait. Il ne put que répéter que le soir du vol des plans, il n'avait pas quitté sa chambre, qu'il n'avait pas vu la trace de ces armes et sur le dévouement de ceux qui les composent, il parla de ceux qui travaillaient ins-

na la parole au commissaire du Gouvernement.

Celui-ci prononça contre l'enseigne de vaisseau Dufresne un réquisitoire terrible. L'accusé avait eu la confiance de ses chefs. Il avait reçu en dépôt des documents secrets, intéressant la défense nationale. Ces documents avaient disparu de son bord, nullement, alors que lui seul était venu cette nuit-là à bord du dragueur. Les factuelles l'affirmaient.

Ces documents il s'en était emparé, il les avait fait disparaître et si bien qu'aucune trace n'avait pu en être retrouvée. L'affaire était simple, l'accusé n'avait pris pour commettre sa trahison aucune précaution, comptant sur le plein succès de la comédie qu'il avait jouée le lendemain.

Le Commissaire du Gouvernement s'étonnait, considérant cette simplicité des faits, qu'il avait cherché à donner à l'affaire des complications de mystère.

L'accusé, au cours de l'instruction et tantôt encore au cours de son interrogatoire, s'était obstiné dans un unique moyen de défense : il n'ait avoir volé les plans, le soir du vol il n'avait pas quitté sa chambre de la rue Geoffroy-Saint-Hilaire.

Mais cet alibi aucun témoignage n'avait pu le confirmer.

Impoyable, le commissaire du Gouvernement, après avoir éliminé tous les arguments possibles de la défense, arrivait à une accusation précise, laconique, terrible.

Il parla en termes émus de la France, de sa marine, de ceux qui consentent aux armées du pays leur confiance et leurs sacrifices et sont en droit, en retour, de compter absolument sur la loyauté des armées et sur le dévouement de ceux qui les composent, il parla de ceux qui travaillent ins-

sablement et savent donner leur vie pour entretenir et pour augmenter ces forces vives du pays ; il parla, en opposition, de ceux qui font dans l'ombre leur besogne de trahire et réclama enfin au nom du pays contre l'enseigne de vaisseau Dufresne, toute la sévérité du Conseil de guerre et l'application entière de l'article du code de justice militaire.

L'avocat de Dufresne se leva à son tour et plaida l'innocence.

Il essaya, dans une plaidoirie vraiment émue, vraiment sincère, de faire partager au tribunal sa conviction que l'affaire avait été mal comprise par l'instruction, qu'un drame étrange s'était joué dans la nuit du vol, et que son client n'avait pas été l'auteur, mais qu'il était la victime de ce drame.

L'enseigne de vaisseau Dufresne ne pouvait pas être déclaré coupable. Il réclamait l'acquiescement de son client.

Le Conseil se retira pour délibérer.

L'attente fut longue, douloureuse. Garnier, dans un coin de la salle, était pâle, hébété.

— Pauvre commandant ! pauvre commandant ! murmura-t-il.

Il essayait en vain de penser... C'étaient les seuls mots, comme une psalmodie, qui lui venaient aux lèvres.

Le Conseil revint en séance.

Il rapportait un verdict de condamnation, l'accusé avait été reconnu coupable à l'unanimité.

Quand le président acheva de lire le verdict, Garnier, parmi la foule, se sentit défaillir et ferma les yeux.

Un enseigne de vaisseau de première classe Jean Dufresne était condamné aux travaux forcés à perpétuité et à la dégradation militaire.

XXXVI

L'Assassinat de Sarajevo

Le 28 juin 1914, l'archiduc héritier Ferdinand d'Autriche et l'archiduchesse, sa femme, qui faisaient en voiture une promenade dans les rues de Sarajevo, étaient tués à coups de revolver par un étudiant serbe.

La nouvelle ne causa en France qu'une émotion légère. Accoutumés à ces sortes de tragédies politiques dont la Cour d'Autriche, depuis un siècle, fournit au monde le spectacle, le public n'accorda à cet événement l'attention qu'il méritait.

D'ailleurs, et selon toutes apparences, les conséquences de ce crime ne se feraient pas sentir au-delà des deux pays intéressés.

Ainsi du moins pensait le public en général, le public qui n'est pas initié aux dessous de la politique étrangère ni aux coulisses de la finance.

Cependant un banquier de Vienne, ami de la France, disait trois jours après le crime, pendant la réunion où se trouvaient quelques Français :

— Messieurs, c'est sans doute la dernière coupe que nous buvons ensemble, car nous aurons la guerre avant un mois.

Le propos rapporté à Paris fit sourire.

La guerre ? Pourquoi la guerre ? et comment ?

Pendant ce temps, le Cabinet de Vienne demandait réparation au Cabinet de Belgrade. Des notes s'échangeaient dont le sens se transformait de jour en jour.

Il ne s'agissait plus seulement pour l'Autriche de préciser les circonstances dans lesquelles l'assassinat de l'archiduc et de l'archiduchesse avait été perpétré et soumis sur le sol de la patrie voisine,

mais d'obtenir pour l'avenir des garanties politiques.

Vienne exigeait de Belgrade d'humiliantes concessions morales.

La Serbie résistait, dressée dans sa dignité.

Un ultimatum, et c'était la guerre entre les deux États qui séparent le vieux Danube.

La situation devenait critique. L'incendie menaçait de gagner toute l'Europe.

Les chanceliers multipliaient les notes dont le ton impératif montait peu à peu.

Du matin au soir, le télégraphe faisait passer les populations par des alternatives angoissantes de crainte et d'espoir. Les journaux paraissaient avec des titres en gros caractères : « Est-ce la guerre ? » « Nous nous sommes à une conflagration générale ? »

Des mouvements inusités de troupes étaient signalés à toutes les frontières, mais surtout aux frontières allemandes. Et pendant ce temps, le Cabinet de Berlin continuait un double jeu qui consistait à laisser croire à des intentions conciliatrices tout en soutenant son allié l'Autriche dans son intransigeante attitude.

Pour la première fois, depuis quarante ans, la France sentait passer sur elle le terrible frisson d'une guerre imminente.

Les événements se précipitaient. Les ultimatum succédaient aux ultimatum, les déclarations de guerre aux déclarations de guerre.

La belliqueuse Allemagne, laissant tout à coup tomber le masque qui l'avait couverte jusque-là, apparaissait non plus comme une comparse entraînée dans l'effolant tourbillon, mais comme l'instigatrice unique et déterminée de l'irréversible tragédie qui allait ensanglanter la vieille Europe, et peut-être l'Orient.

Au soir du 1^{er} août, le télégraphe lançait aux quatre coins de la France l'ordre de mobilisation générale des armées de terre et de mer.

Alors ce fut l'inoubliable départ, le réveil farouche et calme de tout un peuple à bout de nerfs et résolu à affronter le péril.

Sur toute l'étendue du territoire, depuis la grande ville jusqu'au plus humble hameau, les hommes de France laissant là leurs pacifiques travaux, le luxe, le confort, les plaisirs, les rêves, l'amour, tout ce qui fait le charme de la vie, se levèrent d'un même élan et coururent aux casernes.

Dans les cours des quartiers, sur les quais des gares, la jaquette du citoyen se mêlait à la cotte de l'artisan ; les distinctions sociales disparaissaient, le patron devenait son ouvrier, le maître son domestique. Les adversaires de la veille se reconnaissent, une vieille maman, un père, une jeune épouse, une sœur serraient dans leurs bras le petit soldat qui partait.

(La suite à demain.)

CLAUDE TRÉVOUX